

[EXTRAIT]

La Marianne du monde arabe

On dirait une famille québécoise ordinaire. Ensaf et les siens habitent un élégant immeuble de brique à la sortie de la ville, là où peu à peu la forêt reprend ses droits et les rues à trottoirs se transforment en routes américaines. Vous ratez un carrefour et vous finissez chez les ours, perdu dans les vallons semi-sauvages des Cantons de l'Est, à deux heures de Montréal.

Le confortable 5-pièces est aménagé avec un goût sûr et méticuleux. Pas une couleur ne dépare, pas une chaussette ne traîne. Dans le salon, les trois enfants d'Ensaf regardent d'un œil distrait les gags de Disney Channel, pianotent sur leurs iPad, textotent avec les copains. Ils me saluent gentiment, me posent des questions sur la tour Eiffel (non, je ne suis jamais monté au 3^e étage) ou l'existence des fantômes (dont je renvoie la responsabilité aux Ecossais). L'aîné, Dodi, a invité un camarade d'école, petit blond à l'accent québécois plus nature que nature, transbahuté intact depuis le XVII^e siècle et ses colons trapus. A table, on sert le mets national, dont j'ai pu apprécier toutes les déclinaisons durant mon séjour : une pizza géante. Plus exactement, une pepperoni. Et du vin pour qui veut. La conversation roule sur l'école, les voisins grincheux, les transports longs mais fiables. Un peu de politique locale, marquée par la démission surprise, la veille, du député. Comme il est de mise quand on vient de l'ancienne métropole, je prends ma leçon d'idiomatismes. « Il pleut à boire debout », dit-on ici. « Comme vache qui pisse », rétorqué-je à la plus grande hilarité des enfants. On m'apprend qu'au Québec, au lieu de jurer, on « sacre » (le fameux tabarnak). La plupart des insultes sont des blasphèmes.

« C'est quoi, un blasphème ? » demande Dodi. La conversation se fige, les regards tombent. Fin de la famille ordinaire. Un blasphème, cher Dodi, c'est le chef d'accusation brandi contre ton père, Raif Badawi, un entrepreneur saoudien à qui l'idée est venue de créer un « blog des libéraux » et qui a été condamné à dix ans de prison et mille coups de fouet. C'est la raison pour laquelle, depuis plus de quatre ans, tu as quitté ton pays natal, l'Arabie saoudite, et te trouves ballotté de pays en pays avec ta mère et tes deux sœurs, en exil en Egypte, au Liban et finalement au Canada, qui vous a offert l'asile politique. C'est le crime qui ne devrait plus exister et qui a fait de Raif le symbole mondial de la lutte pour la liberté d'expression, récompensé in absentia l'année dernière par le prestigieux prix Sakharov du Parlement européen, et sélectionné parmi les cent intellectuels les plus influents du monde par le magazine Foreign Policy.

Bourgeoisie de Riyad. Pourtant, quand on lit les articles de Raif publiés sous l'égide d'Amnesty International, on n'y trouve rien de très choquant ni même, avouons-le, de très original : séparation de l'Eglise et de l'Etat, égalité civile de l'homme et de la femme,

primauté de la raison comme source de connaissance, vertu de la tolérance et de la coexistence des croyances... « En bref, écrit Raif, je dirai que le libéralisme, c'est vivre et laisser l'autre vivre ; autrement dit, il faut que nous décidions tous de respecter chez l'autre les habitudes et les comportements individuels. » Qui pourrait s'en offusquer ? Peu de gens hormis le père de Raif, un déséquilibré ultraconservateur qui alerta les autorités religieuses et anima une cabale contre son propre fils. Dénoncé par les médias, harcelé par la police, poursuivi par une fatwa, échappant de peu à une tentative d'assassinat, Raif se vit privé de son passeport, de son compte en banque, puis finalement en 2012 de sa liberté, jusqu'à être fouetté sur la place publique de Djedda après les prières du vendredi. Dans la théocratie répressive qu'est l'Arabie saoudite, la religion est la loi et le droit un mirage.

C'est donc avant tout pour obtenir la libération de son mari qu'Ensaf Haidar mène inlassablement campagne, auprès de chefs d'Etat comme Justin Trudeau ou de simples citoyens qui se réunissent chaque vendredi midi, de Montréal à Vienne en passant par Londres. Dans un livre récemment paru, elle raconte par le menu les péripéties de son existence, qui transformèrent une fille bien élevée de la bourgeoisie de Riyad en porte-drapeau de la Fondation Raif Badawi pour la liberté d'expression dans le monde arabe. Son agenda est désormais digne d'un ministre des Affaires étrangères : le jour de notre rencontre, elle revenait de Washington avant de repartir pour Genève. Elle gère le compte Twitter de Raif, avec ses 50 000 followers, et enchaîne les entretiens à un rythme quotidien, répétant sans cesse les mêmes réponses aux mêmes questions. Après avoir longtemps cherché à préserver ses enfants, elle a finalement résolu de les associer eux aussi à son combat, en les amenant aux remises de prix ou en les présentant aux médias. « Vous n'en avez pas assez, parfois ? lui demandai-je. – Je ne me pose même pas la question. » Yeux verts en ovale, grain de beauté à la Marilyn, visage en fer de lance, sourire facile : Ensaf a tout pour devenir la Marianne du monde arabe. Pourtant, quand elle est arrivée ici, à Sherbrooke, il y a un peu plus de deux ans, en plein hiver, notre Marianne n'en menait pas large. Elle avait fui précipitamment le Liban, craignant que les services saoudiens ne s'emparent de ...